

Credit Agricole d'Etat

Le credit agricole d'Etat n'est pas pratique. Il a échoué partout, même dans notre pays.

Inutile alors d'en tenter l'essai dans notre province. Pour savoir que le feu brûle, ce n'est pas nécessaire de se brûler soi-même. Le témoignage des autres nous suffit.

Les nombreuses expériences et les nombreux fiascos des pays étrangers devraient donc à jamais nous prémunir contre toute tentative de crédit agricole étatique.

Pour éclairer davantage l'opinion publique il n'est peut-être pas mauvais de rappeler une fois encore les succès du crédit d'Etat dans certains pays et surtout au Canada.

En 1865, à Berlin, l'Empereur Guillaume, pressé par Bismarck, accorda une dotation aux associations socialistes du type Lassalle. Cet argent fut complètement perdu.

Dans la Thuringe, des banques philanthropiques, ou encore des banques soutenues par des têtes couronnées durent fermer leurs portes parce qu'elles n'avaient rien à faire.

S. hulze-Delitzsch arrive. Il fonde des caisses qui portent son nom. Elles s'y développent d'une façon merveilleuse et aujourd'hui encore, elles sont plus vivantes que jamais.

Dans ses Etats, le duc de Saxe-Cobourg s'applique à fonder un crédit agricole et populaire à Gotha, Zelle, Ruhla, Hordruff et ailleurs. Nulle part ces créations n'accomplissent un bien véritable.

Raiffeison et Schulze commencent sans le leur campagne de propagande, et le succès couronne leurs efforts.

En France, Napoléon III fut charmé par les bienfaits du crédit populaire et agricole. Il créa donc une caisse d'épargne d'escompte. Il lui accorda une dotation d'un million de francs. Lui-même, il fournit la moitié de cette somme.

Cette caisse devait faire des avances de fonds à des associations coopératives de production.

Les statuts furent rédigés avec une telle sévérité qu'aucun emprunteur ne se présenta. L'institution périt et disparut sans avoir fait aucun bien.

Au Canada, la tentative n'a pas eu plus de succès.

Jusqu'à présent, trois provinces seulement ont tenté l'aventure. La

Saskatchewan, le Manitoba et l'Ontario. Dans ces deux dernières provinces, l'institution est trop récente pour juger des résultats. Ceux-ci n'ont pu être observés que dans la Saskatchewan où le système fonctionne depuis trois ans.

Disons toute de suite qu'ils ne sont pas encourageants.

Le total des prêts se chiffre à \$ 8,500,000.00. Dès le début, les intérêts furent mal payés. Ils étaient arriérés de 20 %, au bout des premiers douze mois. Ces arriérés s'élevèrent jusqu'à 54 %, en 1920 et en 1921 ils étaient rendus à 63 %.

Il est évident que pareil système économique ne peut durer longtemps. Le rapport attribue cet état de chose à la mentalité générale des emprunteurs, qui semblent croire que les prêts qui leur sont faits, sont plutôt des récompenses politiques que des obligations financières.

Dans l'Alberta, un crédit agricole spécial avait été créé, en 1918, pour aider les cultivateurs à acheter du bétail laitier. On prêta en tout un million et demi en vertu de cette loi. Celle-ci n'a pas été un succès.

Elle vient d'être rappelée et l'hon. Geo. Hoadley, le ministre de l'agriculture de cette province, a dû admettre que non seulement les intérêts n'avaient pas été payés, mais que le capital était perdu pour une bonne partie, et peut être en entier.

Il en a été de même pour les quelques millions que le gouvernement fédéral a prêtés, en 1914, aux fermiers de l'Ouest pour s'acheter du grain de semence. Les remboursements se sont faits très et il reste encore une somme importante non payée, que le gouvernement va perdre, tout probablement.

Mais pourquoi tous ces insuccès? Pour une raison très simple: c'est que le crédit agricole pour être apprécié ne doit pas arriver aux cultivateurs comme un don providentiel qui ne lui coûte rien, qui ne coûte rien à personne... et qui peut être répété à l'infini.

Ce crédit doit être le résultat de l'effort individuel, formé comme le dit le Commandeur Luzzatti, fondateur des caisses populaires italiennes. "PAR UN PRELEVEMENT HR.

Est-ce un nouveau martyr ?

Vers la mi-janvier, les journaux ont annoncé avec plus ou moins de précision, qu'un religieux franciscain venait d'être mis à mort en Chine.

La nouvelle est maintenant officiellement confirmée. Voici les documents qui nous ont été gracieusement communiqués.

Le Très Révérend Père Provincial des Frères Mineurs belges a reçu de son Excellence le Ministre des Affaires Etrangères la lettre suivante.

Mon Révérend Père:

C'est avec un profond sentiment de tristesse que je remplis le devoir d'annoncer à votre Congrégation la malheureuse nouvelle que je viens de recevoir, par cable, de notre Légation à Pékin.

Le Père Julien Adams, du Vicariat d'Ichang, vient d'être massacré. Le télégramme dit seulement que les bandits l'ont tué le 16 janvier, après avoir attaqué sa résidence.

Dès que les détails m'auront été communiqués, par le Ministre du Roi en Chine, je m'empresserai de vous les transmettre.

Je prie votre Congrégation, si éprouvée il y a quelques années déjà par les massacres de Mgr Verhegen et de ses compagnons, de croire à mes sentiments de très vive et très douloureuse sympathie à l'occasion de la mort de son novit au martyr.

Veuillez agréer, Révérend Père, l'expression respectueuse de ma

La récolte de tabac au Canada

Les rapports fournis par le service des tabacs des fermes expérimentales fédérales, nous apprennent que la saison n'a pas été très bonne pour les planteurs, quoique la quantité de la récolte cultivée l'année dernière dans l'Ontario ait été supérieure à la moyenne. Il se cultive du tabac dans onze comtés de l'Ontario, savoir: Essex, Kent, Egin, Norfolk, Middlesex, Brant, Lambton, Prince-Edouard, Welland, Haldimand et Oxford et dans trente-quatre comtés de Québec. Les principaux comtés producteurs dans cette dernière province sont Montcalm, l'Assomption et Rouville. Les comtés d'Essex et Kent produisent plus des sept huitièmes de la récolte de l'Ontario. En 1921 la récolte de la Province de Québec a été de 6,127,000 livres, évaluées à \$612,000 (prix payé aux planteurs) et pour l'Ontario de 7,121,962 livres, évaluées à \$1,780,490. En 1920, Québec avait une production de 26,400,000 livres, évaluées à \$2,640,000, et Ontario de 21,688,500 livres évaluées à \$3,253,275. Il est à noter que les chiffres de Québec ne comprennent pas le tabac cultivé pour la consommation au pays. Il est possible également que les totaux de cette année, pour cette province puissent être augmentés par les relevés du recensement.

Publié par le Directeur de la Publicité, Ministère de l'Agriculture, Ottawa, 23 mars, 1922.

Nouvelle émission

7.20%

\$1,250,000 D'OBLIGATIONS

NOVA SCOTIA TRAMWAYS & POWER CO.

(Cie contrôlant les tramways, les services d'électricité et de gaz de la ville de Halifax)

ECHEANCE: AVRIL 1952

Intérêt à 7% payable semestriellement à Montréal, New York, Toronto et Halifax.

PRIX: 97 1/2, RAPPORTANT 7.20%

Nous recommandons ces obligations comme placement de tout repos.

Détails et prospectus sur demande.

SOCIETE GENERALE DU CANADA

NEUVILLE BELLEAU, PRESIDENT

H. O. LACHANCE, Directeur général

109, Cote de la Montagne, Québec

Hon. J. E. MICHAUD, Edmondston, N. B.

Abonnez-vous au "Madawaska"

SIROP DE COUDRON ET D'EXTRAIT DE FOIE DE MORUE DE Mathieu CASSE LA TOUX

Gros flacons - En vente partout

CIE J. L. MATHIEU, Propriétaire, SHERBROOKE, P.Q.

Fabricant aussi des *Poudres Neutres de Mathieu*, le meilleur remède contre les Maux de Tête, la Névralgie, et les Rhumes Fievreux.

A. E. Morris, Casier postal 413, Amherst N. S.

Agent pour les autres Provinces Maritimes

LISEZ NOS ANNONCES

Feuilleton

Le Mystère de Valradour

Par M. Gouraud d'Ablancourt

21

—J'ai de la bière.

—J'aime mieux de l'eau.

Alors, à la grande surprise de la cantinière, le garçon avala à la file quatre verres d'eau, ensuite il en offrit autant à son chien qui les lapa d'un coup de langue. Puis il demanda une autre carafe.

L'Allemande rit :

—Je vais vous apporter la cruche, jeune caneton.

—C'est cela, apportez la cruche. Quand le maître et l'animal eurent bu, ils attaquèrent les saucisses et les pommes de terre. L'eau allait plus vite que l'autre, et mangeait quatre fois autant. Ils achevèrent le repas par une tasse de café dont Mousson lécha longuement le fond plus sucré.

—Combien? demanda René un peu inquiet.

—Douze pfennigs.

Il respira. La vie chère ne se faisait pas sentir jusqu'ici. Il est vrai que la composition des saucisses était inconnue et celle du café aussi.

Mais tout cela était chaud et les hôtes peu difficiles. Des ouvriers venaient boire et manger; ils essayaient de causer avec le petit voyageur, mais lui avait mis sa tête sur son bras replié à même la table et feignait de dormir. Quant à Mousson, il dormait consciencieusement.

Chose curieuse, ces gens avaient une conversation d'enfants, ils s'entretenaient de babioles et jouaient entre eux avec des petites pierres comme avec des osselets. Ces puérilités étonnaient René; ces mêmes êtres étaient capables de tuer avec la même inconscience qu'ils jouaient.

Avant 4 heures le soleil disparut, les ouvriers groupèrent leurs outils, accrochèrent la petite locomotive aux wagonnets, la cantinière ferma sa tente, mis les restes de ses provisions dans un panier et chacun monta à sa place. René et sa bête attendaient le capitaine de l'équipe. Il vint en dernier, après avoir marqué l'échelon pour le lendemain.

On lui avait réservé le wagonnet de tête dans lequel se trouvait un tapis et, chose bizarre, un canapé!

—Veuillez entrer, dit-il à son être-jambait le rebord de la caisse, dénué de portière, bien entendu.

D'un bond, le chien avait passé le premier et s'était aplati sous le siège confortable, sur le magnifique tapis d'Orient.

Hartmann expliqua :

—Mes hommes ont pris ces belles choses dans une villa abandonnée.

Tenez, nous allons partager ma couverture, il fait un froid de loup ce soir. Et votre cher papa? J'ose à peine vous en parler... nous sommes dans une situation si étrange et si pénible!

—Père est au ciel. Mon oncle Pierre dit qu'il a la meilleure part.

—C'est bien sûr. Il ne souffrira plus. Je pense que ceux qui tuent et ceux qui sont tués reçoivent l'autre la même accueil et souvent font la route ensemble. Quel féau que la guerre!

—Elle a toujours existé. Votre de Moltke disait: "La guerre est sainte, elle est nécessaire..." Ne pensez-vous pas que la paix est proche?

—Si. Et nul ne se doute quand et comment elle viendra. Mais la fin est arrangée par la Destinée qui l'a écrite bien avant que les hommes ne s'en doutassent. On a tort de s'en vouloir entre peuples, René, parce que ni les uns ni les autres ne sont coupables.

—Qui, alors? les gouvernants?

—Pas même. L'inductible fatalité. Est-ce que vous croyez possible que des millions d'hommes se fassent tuer pour le plaisir d'un seul, si une force plus grande que celle d'un empereur ou d'un roi ne les menait. Non, mon enfant, les cataclysmes, qu'ils soient dus aux événements ou aux humains, viennent à l'heure marquée, nul ne peut les éviter. Alors, à quoi bon s'en vouloir entre nous, infortunés "terriens" soumis aux mêmes douleurs!

René ne répondit pas, la philosophie de son professeur le touchait moins que le vent du Nord qui lui soufflait dans les oreilles par la vit

tesse de cette course à découvert. Là-haut, un ciel étoilé pressageait une dure gelée. Ils entrèrent dans une forêt, le roulement fut plus sourd, mais les wagonnets ferrailaient, point suspendus, avec des cahots qu'atténuèrent les ressorts du canapé. Des wagons suivants où certes, on ne philosophait pas, les rires de la cantinière et des soldats venaient.

—Oh pensez vous coucher ce soir René? demanda Hartmann en paroles hachées, car l'air lui coupait le souffle maintenant qu'on traversait un pont sur l'Aisne.

—Dans un hôtel quelconque. Je ne connais pas la ville. Est-elle habitable en ce moment?

—Très bien; si les Français ne s'étaient pas sautés à notre approche, ils n'auraient eu aucun mal. Je vais vous offrir de partager ma chambre, j'ai deux lits, parce que longtemps j'ai gardé un ami blessé, il est parti depuis une semaine; de la sorte, mon enfant, il ne vous arrivera rien de fâcheux.

—Comment vous êtes bon, Monsieur. Quel dommage que vous soyez Allemand!

—Est-ce bien l'heure de vous en aller? riposta le professeur avec un sourire. Ce soir, si vous voulez, j'ai mon violon, nous jouerons la symphonie pas orale. Je ferai la partie de piano. Chaque soir, à l'hôtel, nous faisons un peu de musique avec des camarades.

—Allemands?

—Sans doute.

—Oh! alors, Monsieur, vous m'excuserez, je suis en deuil!

Le professeur n'insista pas... René pensait à la singulière musique de cette race, dont il aimait la musique et les poètes et qui, si présent, se révélait si odieusement brutale et cruelle.

Attentif, paternel, le professeur enveloppait l'enfant dans sa couverture, une superbe peau de loup de même provenance que les menuiseries.

Ils roulaient dans la nuit glacée à une allure vertigineuse, sur cette voie neuve, encore incertaine, que les audacieux nommaient Aix-la-Chapelle Calais. Le train ralepit à la rampe rude qui mène à Rethel, perçue si haut sur la rive droite de l'Aisne, ils évitèrent la gare des voyageurs, la rame de ballast s'arrêta à sa jonction avec l'embranchement de Rheims. Les ouvriers descendirent en hâte pour gagner au plus vite leur cantonnement sous la conduite du feldwebel, tandis que le capitaine, accompagné de René, se dirigeait vers l'hôtel du Cœur d'Or.

Bien qu'il fut tard, les officiers logés dans la maison veillaient encore. Ils jouaient, fumaient, buvaient d'immenses chopes qu'ils tournaient sur un rond de feutre et précipitaient dans leur gosier pendant le mouvement giratoire du liquide de plus en plus accédéré. C'est un petit tour de force très goûté des Allemands. Quelques-uns jouaient au piano des valses sentimentales.

A cause de son compagnon, Hartmann n'entra pas au salon, il monta tout de suite chez lui, offrant à René de lui faire apporter à souper. Mais le jeune voyageur, éreinté, supplia qu'on le laissât dormir.

Il s'endormit immédiatement.

Après son repas, Hartmann s'approcha d'un officier qui lisait, pipe aux dents :

—Dis donc, Karl, comptes-tu toujours aller demain à Mézières?

—Oui. Pourquoi?

—Parce que si tu voulais me remplacer sur la ligne, je serais content d'aller voir mon frère qu'on va déplacer incessamment.

—Je voudrais bien, mais il y a demain de grands bouleversements de troupes. Il en vient du front russe qu'en va jeter en France. Je n'obtiens pas une permission. Tu as vu les journaux?

—Non, j'arrive.

—Eh bien, nous avons enfoncé les Serbes. Ils ont le sort des Belges mon cher! Rien ne nous résiste.

—A quel prix, Karl! J'aurais mieux aimé que tu me dises: C'est la paix!

Il remonta sur ces mots que l'autre ne releva pas, las lui aussi, sans oser le dire.

Le professeur entra avec précaution pour ne pas éveiller l'enfant dont il avait assumé la garde, l'enfant qu'il aimait, l'ayant vu grandir.

(A suivre)

LAMBRIS

DIAMANTE

les deux ou trois ans pour ayant des matériaux communs, et se posent très commode, et se posent très commode.

GRATIS.

D'AMIANTE

QUEBEC, P. Q.

vingt-cinq ans est im mariage.

et âge, c'est un enfant qui offrir aucune base solide à une vie heureuse. Son n'est pas encore formé, et sont pas encore arrêtés complètement ce que la tend par la considération. Il ne se connaît point lui-même peut-il connaître la est plein de chimères et l'adolescent le fait voyager chimère à une autre. Il le d'une affection créée, pitiable amour parce qu'il exactement ce que et ces mots veulent dire de projets vains, dont il vide qu'en essayant de

adolescent, purement et qui passe à travers la expérience que tout jeune traverser avant de de homme fait. Mais cette pas celle du mariage, me que ses opinions sur eront de même aussi vinité pour telle jeune voyait être la seule qui rendre heureux et économie de trente ans ément la fille qu'il dési-

SE

ANTS

in, Samedi

E VACHE

ir pour :

71

101

2

Elan Brun et fumé,

souliers bas en cuir

en avons, et si vous vous mallerons les

e tier

mettant à profit son situation excep- de publier une nou- "NOMENCLATU- EN LANGUE RAISANT DANS LE r". Ce volume précis e de tout ceux qui, t besoin des lumie- Française.

CAPACITE

DES

oadster

3,300.00

RABILITE